

# Trois œuvres marquantes du sculpteur René de Saint-Marceaux à Madrid, Uzès, Montauban

**René de Saint-Marceaux, sculpteur rémois (1845-1915), a laissé une production encore à découvrir aujourd'hui. Depuis presque un siècle, pourquoi n'y a-t-il eu aucun recensement exhaustif de ses œuvres ?**

Pour quelques-unes des raisons suivantes : de son vivant, il fut classé parmi les oisifs fortunés «s'occupant de sculpture» par désœuvrement et non parce qu'ils ont du goût ou du talent pour pratiquer. Fils d'un riche négociant en vins de champagne, il aurait pu vivre des bénéfices de la maison de vins fins qu'avait fondée son père mais il a découvert sa vocation d'artiste à 18 ans et dès lors, il n'a pu s'empêcher de créer. Reconnu pour la force émotionnelle (L'Abbé Miroy, 1872), la perfection classique (Le Génie gardant le secret de la tombe, 1879) ou l'originalité (L'Arlequin, 1880) de ses premières œuvres, il s'est ensuite heurté au retournement de l'opinion publique et du milieu artistique et critique qui ne glorifie plus que la vie de bohème et la rupture avec le classicisme jugé rétrograde. Saint-Marceaux a souffert de cette mise à l'écart, non financièrement, mais moralement, comme ont pu l'exprimer Gustave Caillebotte, redécouvert ces dernières années (*Les raboteurs de parquet*, 1875, au musée d'Orsay), qui a souffert du même ostracisme, ou Jacques-Émile Blanche qui en a conçu, lui, une grande amertume exprimée dans son livre *Pêche aux souvenirs* : «*Il n'y a de talent reconnu en notre époque que chez quiconque s'est vu exposé dans ses débuts à coucher sous les ponts.* » Dans son Journal, Madame de Saint-Marceaux s'irrite de cette situation ; le 1<sup>er</sup> décembre 1898, elle note, à propos du monument aux hommes illustres qu'envisage son époux : «*C'est admirable, l'État ne le commandera pas, les commandes vont aux mendiants. Le ministère des Beaux-Arts est devenu un bureau de bienfaisance.*»

Autre raison de l'absence d'inventaire : Saint-Marceaux est un homme modeste malgré sa fortune, sans cesse rappelé à sa condition d'être humain souffrant et mortel par de douloureuses crises de rhumatismes. Âgé d'une cinquantaine d'années, il répond au journaliste qui l'interroge sur ses rêves de vingt ans : «*J'adorais mon art pour les jouissances infinies qu'il procure...*» Il travaille donc simplement par plaisir, par nécessité intérieure. Il ne pense pas à «faire œuvre» pour la postérité ; il ne calcule pas pour avoir un musée, son musée comme a pu le faire Auguste Rodin qui, bien conseillé par son entourage, a signé juste avant sa mort un contrat avec l'État. Saint-

Marceaux, lui, a donné beaucoup d'œuvres de son vivant, principalement à sa ville natale, Reims, qu'il a vénérée : le martyr de «sa» cité sous les bombes allemandes en 1914 a participé à sa mort début 1915. Pourtant, point de musée Saint-Marceaux à Reims, pas même une salle à son nom alors que plus d'une centaine de statues, d'esquisses, de masques, de maquettes ont été donnés par sa femme Marguerite et son fils adoptif Georges Bagnies de Saint-Marceaux. Pas de lieu unique perpétuant son nom, pas de protection pour ses réalisations dont certaines ont disparu, fondues pour leur bronze ou cassées car certains plâtres ont été jugés encombrants... Heureusement, l'original de l'Arlequin a échappé au massacre et est conservé au musée des Beaux-Arts de Reims.

Un inventaire exhaustif est donc difficile à dresser pour le moment. Il peut y avoir d'autres statues méridionales de cet artiste méconnu qu'est René de Saint-Marceaux en dehors de celles situées à Madrid, Uzès et Montauban que j'ai choisi de rassembler. Elles me semblent néanmoins intéressantes à regrouper pour plusieurs raisons, au-delà de la géographie. Elles ont tout d'abord pour point commun d'être des commandes, nous parlions de ce problème ci-dessus. Madrid est la commande d'un ami architecte, Jules Février, pour un immeuble d'entreprise ; Uzès, celle individuelle d'une personne fortunée, la duchesse d'Uzès, champenoise elle aussi ; Montauban, celle d'un comité qui souhaite honorer la mémoire d'un ami écrivain.

Ces trois œuvres se succèdent et s'enchevêtrent dans leurs réalisations mais elles encadrent le monument qui a pris sept ans de la vie de Saint-Marceaux (1902 : lancement du concours, 1909: inauguration du monument), celui de l'Union Postale Universelle à Berne en Suisse. Cet ensemble de pierre et de bronze lui a permis de mettre en application ses théories artistiques, exprimées en 1897 dans *La Gazette des Beaux-Arts*. Cet article, imprimé et publié dans le support officiel de la vie artistique de cette époque, reste le seul document important qui nous permette de connaître les vues personnelles de René de Saint-Marceaux sur son art et sur celui de ses contemporains. Il y expose ses idées, il les clarifie. Madrid, Uzès et Montauban ont donc participé à ses recherches techniques et en ont bénéficié. À Madrid, le *Phénix*, à Uzès, le Monument au duc d'Uzès et à Montauban, la Fontaine à *Émile Pouillon*. Le *Phénix* de Madrid est un groupe de deux éléments, un oiseau et un

jeune homme, en bronze, qui existe encore, relégué dans un jardin alors qu'il a été conçu pour le sommet d'un immeuble ; le *Monument au duc d'Uzès* composé de cinq personnages de bronze plus grands que nature a disparu en 1943 ; la *Fontaine à Pouvillon* est un ensemble en pierre qui a conservé la même place dans un parc-promenade au centre ville et qui perpétue toujours le souvenir de l'écrivain régional Émile Pouvillon, fontaine prise en charge par la municipalité de Montauban.

Nous avons aussi la chance d'avoir des informations sur la "fabrication" de ces trois oeuvres par le biais du Journal de Marguerite de Saint-Marceaux, publié en 2007 sous l'impulsion de François Baugnies de Saint-Marceaux, petit-fils détenteur des carnets de sa grand-mère. Ce document essentiel pour suivre la démarche artistique du sculpteur à partir de 1894 nous donne des détails sur l'attitude de l'époux de Marguerite, dite Meg, ses hésitations, ses difficultés, les changements opérés selon l'inspiration. Ce témoignage est inappréciable. Chronologiquement, le *Phénix* de Madrid est le premier que travaille Saint-Marceaux.

## **Le *Phénix* de Madrid**

### **La demande de Jules Février**

Le 28 octobre 1906, Marguerite de Saint-Marceaux écrit dans son Journal : «(Jules) *Février part*. (Il était à Cuy-Saint-Fiacre, la maison de campagne des Saint-Marceaux en Seine-Maritime). *Il commande à René le couronnement d'un hôtel qu'il construit à Madrid pour Le Phénix, compagnie d'assurances. Un immense phénix portant une femme qui représente le progrès couronnera cet immeuble.* » (cf. Journal, p. 456).

Jules Février est un architecte parisien célèbre pour ses constructions dans la plaine Monceau. Il a remporté le grand prix de l'Exposition de 1889 pour l'Hôtel Gaillard, bijou de style Renaissance, que l'on peut admirer place du Général Catroux, place proche du 100, boulevard Malesherbes à Paris où habite René de Saint-Marceaux et sur laquelle s'élève le monument à Alexandre Dumas fils, tout juste sorti des mains du sculpteur en 1906. Les relations des familles Février et Saint-Marceaux sont à la fois de voisinage, familiales entre les deux femmes et professionnelles entre les deux hommes. Tout incite donc Victor Jules Février à faire appel aux compétences de René pour "décorer" l'immeuble que lui commande la société Union Phénix.

### **Comment représenter ce symbole des assurances?**

Le sculpteur se doit de respecter les désirs de son commanditaire. Le nom même de la compagnie

d'assurance orientait le projet de l'artiste. Le phénix est un oiseau légendaire d'une longévité exceptionnelle, doué du pouvoir de renaître de ses cendres. Cet aigle gigantesque de couleur rouge est aussi appelé "oiseau de feu". Les différentes mythologies anciennes comportent toutes un animal fabuleux de même forme et de même pouvoir. C'est dire que cette image touche l'imaginaire profond de tous les peuples. L'oiseau est représenté le plus souvent les pattes dans un brasier ardent, ailes à demi-déployées, son long cou flexible légèrement courbé, la tête tournée vers le sud.

Sans doute pour respecter cette image très répandue, la compagnie a souhaité dans un premier temps que l'oiseau ait les pattes dans des flammes réalistes qui mettaient sous les yeux véritablement le danger. En les voyant, chacun aurait imaginé immédiatement l'embrassement de sa maison, son immeuble, les bâtiments de son entreprise... Et aurait instantanément compris la nécessité de souscrire une assurance incendie. Puis la société a étendu ses compétences et a couvert d'autres risques comme les décès ou les destructions accidentelles autres que les sinistres. Les dirigeants ont alors opté pour des flammes plus symboliques et le travail de René de Saint-Marceaux répond davantage à ce désir de généralisation, de simplification, d'abstraction.

### **La compagnie d'assurance Union Phénix**

#### **La Union y el Fénix español**

Cette compagnie d'assurance, fondée par Isaac Pereire en 1880, est une affaire de famille, une famille entreprenante puisque l'on retrouve le frère Emilio et le fils Eugenio associés à Isaac dans d'autres aventures créatrices : chemins de fer, premières installations du gaz, banques de crédit immobilier etc. En souvenir du grand-père immigré Jacobo Rodriguez (ou Rodrigo) Pereira, mathématicien et éducateur qui a inventé une méthode de communication par signes pour les sourds, les Pereire veulent installer un immeuble moderne pour chacune de leurs succursales dans les grandes villes espagnoles. Et ils choisissent de surmonter tous ces immeubles du même emblème, faisant preuve d'un sens inné et précurseur de la communication visuelle si bien utilisée aujourd'hui par la publicité. À moins qu'ils aient intégré et transposé la méthode inventée et couchée sur le papier par leur ancêtre Rodrigo pour communiquer par signes ? Toujours est-il qu'ils s'adressent au célèbre architecte Jules Février pour construire un bâtiment qu'ils veulent prestigieux et Jules Février s'adresse à René de Saint-Marceaux pour concevoir un emblème qui marquera visuellement la présence de la compagnie d'assurances en Espagne, en France et dans le monde si les affaires marchent bien.

## La réalisation avance lentement

Entre le 28 octobre 1906, date notée par Marguerite de Saint-Marceaux pour la commande officielle passée à son mari, et l'installation de la statue sur l'immeuble madrilène de la rue Alcalá Caballero de Gracia, les étapes prennent plusieurs années, comme pour toutes les grandes réalisations. Le Journal de Marguerite de Saint-Marceaux les enregistre ainsi que tous les travaux ou maladies qui font obstacle à l'aboutissement du projet. 1907, 23 janvier, p. 470 : «*René fait le Phénix qui doit couronner la maison que construit Février.*»

1907, 18 février, p. 472 : «*René a mal au genou, épanchement de synovie je le crains, et son travail fou pour Berne le préoccupe d'autant plus.*»

L'année 1907 est consacrée principalement au monument de Berne mais aussi au *Chemin de la vie*, un buste d'Irène de Gironde, un marteau de porte, un tombeau pour une princesse de Roumanie...

1908, 6 janvier, p. 503 : «*René fait un Phénix pour couronner l'hôtel construit par Février à Madrid, hôtel de l'assurance sur la vie.*»

1908, 28 janvier, p. 508 : «*René fait un joli couronnement du monument de Février à Madrid. C'est un phénix chevauché par un jeune homme. Il a la grippe le pauvre René.*»

Saint-Marceaux apporte des changements au Phénix

Grâce à cette note du 28 janvier 1908, nous observons que l'artiste a changé le personnage entre 1906 et 1908: l'allégorie féminine symbolisant le progrès est devenue un jeune homme "chevauchant" l'animal fabuleux. Le nom de la compagnie d'assurances impose le grand oiseau de feu, selon la légende, dans le motif à réaliser. Mais son attitude, le dépliement de ses ailes, la position de sa tête, l'ouverture de son bec, l'importance de ses pattes et de ses serres peuvent être traités de façon diverse par le sculpteur selon l'impression à transmettre aux spectateurs, selon sa sensibilité. En cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, les mythologies classiques imprègnent encore toutes les sociétés et le transfert, entre l'oiseau sacré qui se consume puis renaît de ses cendres et la compagnie qui aide les sinistrés à rebâtir leur bien, s'opère facilement, intuitivement, inconsciemment dirions-nous aujourd'hui. Le personnage additionnel est à discrétion de l'artiste et Saint-Marceaux en change suivant l'évolution de son inspiration. Peut-être se souvient-il du bronze de Benvenuto Cellini ou de la toile de Rubens, contemplés à Florence, dans sa jeunesse ? Le thème de l'enlèvement d'un enfant par un aigle a été traité par plusieurs artistes célèbres. Mais si le sculpteur a quelques souvenirs, il ne copie pas.

## Un immeuble révolutionnaire

En 1908, année de l'ouverture au public de l'atelier de Neuilly pour montrer la maquette grandeur nature du monument de Berne, Saint-Marceaux a peu de temps pour se consacrer au *Phénix*. Il travaille au projet pour le *Monument Berthelot* (cf. *Journal*, 1908, 24 avril au 7 mai, p. 518), son père Alexandre meurt à 89 ans et demi (cf. *Journal*, 1908, 29 juin, p. 524), il voyage à Berne pour surveiller les travaux...

1909 est occupé principalement par le monument de Berne que l'on inaugure avec solennité le 4 octobre. L'artiste réalise malgré tout, en début d'année, «*un bas-relief de Clarétie et un masque de Mme Arthur Meyer.*» (cf. *Journal*, 1909, 15 janvier, p. 529).

Puis, l'effervescence du succès de Berne passée, Meg note : «*Jacques fait pour le palais du Phénix à Madrid de jolies esquisses pour des dessus de portes.*» (cf. *Journal*, 1909, 20 octobre, p. 563).

Jules Février a donc fait appel à René de Saint-Marceaux mais également à Jacques Bagnies, fils du premier mariage de Marguerite Jourdain avec Eugène Bagnies. L'immeuble de La Unión y el Fénix Español est occupé aujourd'hui par la compagnie "Métropolis" et surmonté d'une Victoire de *Samothrace* mais il est toujours là, premier immeuble de béton de Madrid, solide, réalisé selon les critères de l'époque mais «ne sacrifiant rien à l'esthétique» avec son dôme élégant, ses colonnades, ses statues par différents sculpteurs dont Landowski, Lambert et Benlliure.

## Un symbole bien choisi

*Journal*, 1909, 23 octobre, p. 563 : «*René a corrigé à Paris l'oiseau Phénix qui doit couronner l'édifice du palais érigé par (Jules) Février à Madrid.* »

*Journal*, 1909, 25 novembre, p. 565 : «*Je vais voir le Génie fait par René pour le Phénix de Madrid, architecte Jules Février. Le jeune homme couché sur l'oiseau a une élégance qui se verra, la tête est belle, et de si haut le monument est immense on ne la verra pas.* »

Voilà le jeune homme, "Génie" qui accompagne l'aigle gigantesque, «couché sur l'oiseau.» Madame de Saint-Marceaux ne décrit pas ici le *Phénix* que nous connaissons où le jeune homme est soulevé de terre sur l'aile droite du phénix, appuyé de la main gauche sur l'aile gauche de l'oiseau, et levant haut vers le ciel son bras droit, comme prêt à donner le signal d'envol. L'animal fabuleux dressé sur ses pattes puissantes tourne la tête vers cette main, prêt à répondre à ce signal. On sent la dynamique du geste, l'équilibre parfait du triangle formé par l'extrémité des ailes étendues et celle de la main levée,

la masse du corps de l'oiseau et des jambes du Génie tirée vers le haut par le bec et la main. Le langage symbolique est clair, la signification immédiate : si vous êtes le personnage appuyé sur l'aile de la compagnie, vous irez vers l'avenir, vous décollerez, les accidents de la vie ne pourront vous arrêter dans votre élan, la compagnie vous épaulera.



Carte postale - Madrid - La statue sur l'immeuble de la compagnie d'assurances L'UNION PHENIX

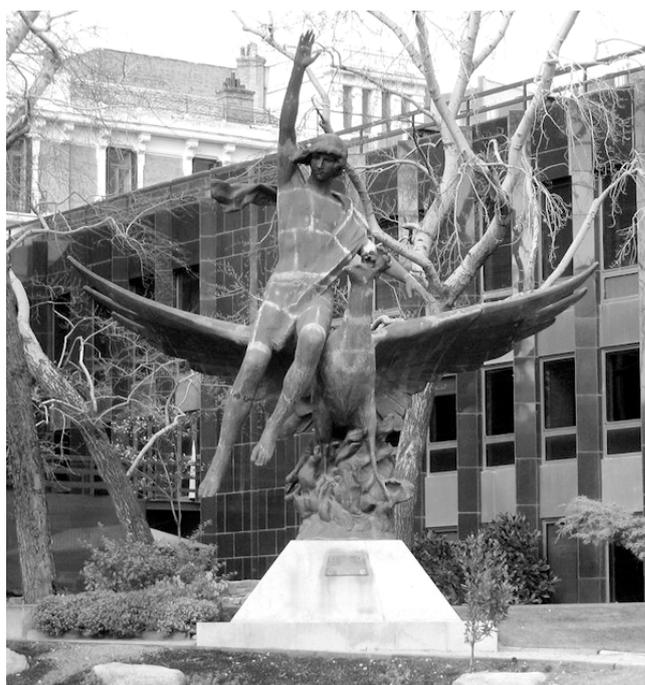
### La nouvelle interprétation du Phénix

L'entrepreneur Luis Fernàndez Esteve-Caballero livre l'immeuble madrilène en 1910. La statue du *Phénix* de Saint-Marceaux est installée sur le dôme de la compagnie en 1911. Elle domine le centre historique de Madrid jusqu'en 1972, date à laquelle la compagnie décide de moderniser son image de marque pour s'adapter aux transformations de la société, moins sensible aux figures mythologiques, plus préoccupée par les conditions de travail, les loisirs ou la vie quotidienne. Le symbole est conservé mais réinterprété : le beau jeune homme assis avec légèreté sur l'aile du Phénix était Ganymède enlevé par Zeus. Dans la mythologie grecque, Ganymède est un berger, le plus beau des mortels, dont Zeus tombe amoureux et qu'il enlève sous la forme d'un aigle. C'est l'image de la jeunesse éternelle que met en avant la compagnie. Le symbole de la société d'assurances conserve donc la même forme générale, exactement, mais la nouvelle référence permet à des sculpteurs modernes d'apporter des modifications à la réalisation de Saint-Marceaux. En même temps, un nouvel immeuble, plus fonctionnel, est édifié au 33 paseo de la Castellana.

L'enseigne Mutua Madrileña a absorbé la compagnie Phénix mais la statue qui domine ce haut bâtiment gris ressemble, vue de la rue, à celle conçue par René de Saint-Marceaux et continue la série des autres statues disséminées dans le monde. La nouvelle sculpture, réalisée dans les ateliers Arregui, est l'oeuvre du sculpteur Julien Lozano.

### Qu'est devenue la statue d'origine?

Elle se trouve au pied de l'immeuble moderne, dans un jardin privé, démontée et remontée pièce par pièce. Une plaque gravée indique en espagnol : «L'emblème de la société de l'Union Phoenix espagnol : une oeuvre du sculpteur français Charles René de Saint-Marceaux (1845-1915) fondue à Paris par la forge d'art Alexandre Brosset (1859-1924). Ce groupe allégorique a été installé en l'année 1911 pour couronner la coupole de l'ancien siège social de la société à l'intersection des rues madrilènes d'Alcala et de Gran Via où il demeura durant plus d'un demi-siècle. Juin 1986.»



L'oeuvre a été déposée en 1986 et installée dans le jardin de la société qui a absorbé la compagnie PHENIX

En 2011, cent ans après son installation, le *Phénix* de Saint-Marceaux a inspiré de nombreux artistes et leurs oeuvres couronnent tous les immeubles des succursales de la compagnie d'assurances. De loin, c'est la même silhouette au Portugal ou au Maroc, en Algérie ou en Côte d'Ivoire, au Sénégal... En France ? Oui, Paris possède un oiseau légendaire qui enlève d'un coup d'aile un beau jeune homme et le sauve du danger des flammes qui montent vers lui. Rendez vous au 40-42 de la rue Pasquier,

dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement, et levez les yeux vers le sommet du dôme.



Carte postale - Siège parisien de la compagnie d'assurances PHÉNIX

### Cette statue est devenue symbole

Comme la forme du *Monument de l'Union Postale Universelle*, simplifiée, est devenue l'emblème de toutes les postes du monde sous forme d'un tampon, le dessin épuré du Phénix et son compagnon a été intégré au nom de la nouvelle compagnie d'assurance AGF-Phénix. Cette situation est tout à fait paradoxale : René de Saint-Marceaux est à la fois oublié puisque sa composition est reléguée au fond d'un jardin privé et célèbre puisque ce qu'il a inventé perdure et se répand sur les murs de nos villes sous forme d'un graphisme tellement connu que l'on n'a plus besoin de le commenter. Le logo des assurances AGF-Phénix est reproduit dans toutes les dimensions, de l'en-tête sur une correspondance à l'enseigne sur une façade d'immeuble.



Identité visuelle De AGF PHÉNIX, inspirée du *Phénix* de René de Saint-Marceaux

### 1909 : commandes pour Uzès et Montauban

Le *Phénix* n'est pas terminé que d'autres demandes arrivent à l'atelier de Saint-Marceaux.

L'année 1909 s'annonce bien remplie pour René de Saint-Marceaux. Début mars, il reçoit trois commandes importantes : le *Monument à Berthelot*, « quelque chose » pour l'écrivain régionaliste Émile Pouvillon décédé en 1906 et de la part de la duchesse d'Uzès, un monument « à la mémoire de son fils mort en Afrique » (cf. *Journal*, 1909, 14 mars, p. 537). Que de travail en perspective !

Il faut poursuivre les oeuvres en cours dont le Phénix et penser à honorer ces nouvelles demandes. Les idées se bousculent aussitôt dans la tête de l'artiste et il voudrait commencer à concrétiser ses projets pendant l'été à Cuy-Saint-Fiacre dont il apprécie le calme et la

simplicité, propices à sa concentration et au travail. Mais le Monument à *Berthelot* et celui au duc d'Uzès se succèdent et le Monument de *l'Union Postale Universelle* doit être livré en octobre. Malgré cette activité bouillonnante, le rythme d'avancement des oeuvres est retardé par les souffrances physiques de l'artiste : « René souffre toute la nuit et encore la journée. C'est horrible de l'entendre crier et de ne pouvoir le soulager. Pauvre martyr. » (cf. *Journal*, 1910, 13 juin, p. 596).

### Montauban : le monument à Émile Pouvillon

Dès la commande du monument à la gloire d'Émile Pouvillon, Saint-Marceaux conçoit « une colonne haute couronnée d'un vol de pies et en relief très peu saillant, une jeune paysanne avec des bêtes et des fleurs. » (cf. *Journal*, 1909, 25 mars, p. 539). Puis le *Journal* reste muet à propos de cette commande jusqu'en 1913.

Heureusement, nous avons la correspondance, détenue par la bibliothèque Carnegie de Reims, entre le sculpteur et Pol Neveux, né à Reims et ami intime d'Émile Pouvillon. La découverte de ces documents inédits est fortuite : j'en ai eu connaissance grâce à Stéphane Balcérovik. Il travaille sur le fonds « Pol Neveux », immense réservoir de documents qui n'ont pu être entièrement répertoriés à ce jour, et y recherche les traces de Marcel Proust. Lors d'une conférence des Amis de la bibliothèque Carnegie, nous avons échangé à propos de nos sujets favoris respectifs et Stéphane Balcérovik s'est souvenu avoir rencontré des lettres de Saint-Marceaux. Quelle chance ! Il connaissait madame de Saint-Marceaux par son salon, fréquenté par Marcel Proust.

### Les relations Saint-Marceaux Pol Neveux - Pouvillon

Né à Reims comme Saint-Marceaux, Pol Louis Neveux (1865-1939) est inspecteur général des bibliothèques de France et membre de l'Académie Goncourt. Romancier, sa profonde amitié et son admiration pour Émile Pouvillon le désignent pour mener le comité qui se forme en 1906 à la mort de l'écrivain montalbanais pour commémorer son souvenir.

Les deux Rémois se connaissent bien et s'apprécient, amicalement et professionnellement. Pol Neveux est commissaire de la section française des Beaux-Arts à l'Exposition Universelle de Liège en 1905 (avril-novembre) et il invite spécialement Saint-Marceaux à présider le jury du département de sculpture de cette exposition. Les deux Rémois se retrouvaient à Paris pour évoquer leur ville natale. Après le décès de Saint-Marceaux le 23 avril 1915, c'est Forain qui le remplaça auprès de Neveux. Et peu de temps avant sa propre mort, Forain demanda à Neveux de l'accompagner pour un pèlerinage d'une journée à Reims. « À cette occasion, Forain révéla

que Saint-Marceaux et lui avaient suivi les cours de dessin du père Rêve à l'École de la rue du Ruisseau de Reims et qu'il leur avait fait fréquenter assidûment les statues de la cathédrale, ce qui avait éveillé leurs vocations artistiques à tous les deux.» (cf. Stéphane Balcérowiak, lettre du 1<sup>er</sup> mars 2010).

### **Les lettres Saint-Marceaux-Pol Neveux à la bibliothèque Carnegie de Reims**

Ces précieuses lettres permettent de poser les jalons de la démarche artistique de Saint-Marceaux, en plus du témoignage du *Journal* de Meg. Elles permettent de combler en partie les silences du journal. Le 26 mars 1909, l'artiste invite Pol Neveux à «venir le dimanche matin vers 11 h à (son - mon) atelier de Neuilly 84 rue de la Saussaie» pour lui montrer «une première esquisse » qu'il vient de faire. C'est la colonne décrite par Meg dans son *Journal*. Puis Saint-Marceaux est occupé avec le *Monument* à *Berthelot*. Il le présente en place sur toile pour donner une idée de l'effet produit devant le Collège de France. Le sculpteur surveille ensuite la fonte des éléments du monument de Berne. Il se déplace en Haute-Marne, en Suisse, revient, assiste à des enterrements, repart en Suisse, essaie d'arranger les affaires de Jean -second fils du premier mariage de son épouse avec Eugène Baugnies, peintre orientaliste - qui a fait des siennes à l'armée, repart en Suisse et enfin c'est l'inauguration du grand oeuvre de René de Saint-Marceaux à Berne le 4 octobre... En décembre, Marguerite indique que son mari «*travaille avec des nègres pour le monument du duc d'Uzès*» (cf. *Journal*, 1909, 8 décembre, p. 567). Il a dû également utiliser les esquisses faites précédemment pour modeler la femme qui représente le continent africain dans le monument de Berne. Les têtes et masques ethniques d'étude qui nous restent montrent comment le sculpteur cherchait à caractériser les grands types raciaux au même titre que les expressions des visages.

### **Arrêt du travail pour Montauban, avancée pour Uzès**

Début janvier 1910, la crue de la Seine sème le désordre et inquiète tous les riverains. L'atelier de Saint-Marceaux à Neuilly est en partie déménagé et «*s'il gèle le Berthelot déjà très avancé sera perdu, plus d'un an de travail.* » (cf. *Journal*, 1910, 25 janvier, p. 574). «*Tous les plâtres transportables sont mis derrière dans un atelier un peu plus élevé, et maintenant à la grâce de Dieu.* » (cf. *Journal*, 1910, 29 janvier, p. 575). René travaille donc le *Monument du duc d'Uzès* dans son atelier, boulevard Malesherbes. Il est inquiet pour toutes ses oeuvres de Neuilly, malade, découragé. Les eaux de la Seine ne baissent pas vite et le *Monument* d'Émile Pouillon reste en panne, l'artiste se consacre au monument pour le duc d'Uzès. « *Il a trouvé le mouvement de marche en avant*

*qu'il cherchait* » écrit Meg le 3 mars 1910 et le 15 mai «*La duchesse d'Uzès téléphone à René qu'elle accepte les conditions qu'il lui fait pour le monument de son fils. L'atelier est enfin réparé et mon pauvre ami est satisfait de son travail.*» (cf. *Journal*, 1910, 15 mai, p. 590). Début juin, René se remet à "Berthelot" après avoir réalisé un buste de Jeanne Raunay et un autre de Madame Arthur Meyer, au milieu de ses douleurs qui reviennent par intermittence, toujours lancinantes : «*René se décourage. Il souffre, ses forces ne reviennent pas et la vie est pénible en ces conditions.*» (cf. *Journal*, 1910, 19 juin, p. 597).

## **Le monument du duc d'Uzès**

### **Qui a commandé le monument d'Uzès?**

Juin et juillet 1910 sont des mois difficiles pour l'artiste qui souffre de douleurs incessantes. René continue ses oeuvres malgré tout et les contacts avec la famille d'Uzès sont des signes d'avancement : la duchesse douairière vient prendre le goûter chez Meg le 14 juillet (cf. *Journal*, 1910, 14 juillet, p. 602) et au cours de leur périple d'automne, René et Marguerite de Saint-Marceaux s'arrêtent au château de Boursault, dans la Marne, pour répondre à l'invitation de la duchesse et sa famille (cf. *Journal*, 1910, 7 août, p. 605). Et après une étape à Berne où René présente et commente le *Monument de l'Union Postale Universelle* pour le Président de la République française, Armand Fallières (cf. *Journal*, 1910, 16 août, p. 607), les Saint-Marceaux arrivent à Uzès pour choisir l'emplacement du monument. « *Le duc se détacherait, face à l'Orient en un geste de grandeur et d'élan* » sur une terrasse surplombant un moutonnement de collines verdoyantes. D'après les écrits de Marguerite, il semble donc évident que la duchesse ait commandé et financé le monument à la mémoire de son fils. Pourtant, après 1943, un projet de plaque pour la promenade est ainsi rédigé : «*Sur cette promenade s'élevait un monument érigé par souscription publique sur l'initiative de la 128<sup>e</sup> section des vétérans des armées de terre et de mer avec le patronage de la société de géographie de France et du souvenir français à Jacques de Crussol d'Uzès, explorateur, mort à Cabinda le 20 juin 1893 en cours de mission officielle au Congo.*» La question reste donc ouverte, pour le moment, à propos des demandeurs et financeurs du monument.

### **Le voyage au Congo du jeune duc d'Uzès**

Quoi qu'il en soit, la duchesse a bien encouragé son fils dans son expédition : «Jacques avait choisi l'itinéraire suivant : remonter le Congo jusqu'aux Stanley's Falls et de là se lancer au travers des régions musulmanes, pour tracer un débouché sur l'Égypte où la France a des intérêts séculaires et où dorment les os de tant de nos soldats,

aussi bien ceux des croisés qui suivirent saint Louis que ceux des vieilles bandes qui suivirent le jeune Bonaparte.» Et elle s'assure qu'il emmène «non seulement l'indispensable, mais l'utile, mais encore l'agréable; depuis une chaloupe démontable en acier qu'il appela Duchesse Anne, jusqu'à des livres, des cigares et des instruments de musique. Il emportait trois mille livres sterling en or anglais. Il emmenait cinquante tirailleurs algériens libérés du service militaire équipés militairement, commandés par des cadres d'élite, divisés en six escouades, plus une escouade d'ouvriers hors rang. Il avait enfin autour de lui un petit état-major de quatre Européens, et c'est à la tête de ces forces et de ces ressources qu'il s'embarqua plein d'entrain, à Marseille, le 25 avril 1892. Toutes ces jeunesses, toutes ces bonnes volontés, toutes ces précautions, tous ces soins devaient, hélas, aboutir à un cercueil !» (cf. Voyage de mon fils au Congo, p. 7, Duchesse d'Uzès).

### La duchesse d'Uzès, figure de femme exceptionnelle

Dans un raccourci saisissant, la mère rend hommage à son fils de toute la force de son amour de mère et de toute la puissance de sa fortune, de son titre et de sa personnalité. Sa fortune ? Anne de Mortemart-Rochechouart, veuve du duc d'Uzès, est aussi l'arrière-petite-fille de la veuve Cliquot, bien connue en Champagne pour la qualité de sa maison de vins fins - qui existe encore aujourd'hui. En 1866, à la mort de son aïeule, la duchesse hérite du château de Boursault, dans la Marne, bâtiment de style néo-renaissance inspiré du château de Chambord. Son titre ? Fille du comte Mortemart-Rochechouart et de la comtesse née de Chevigné - voilà un nom très connu en Champagne également pour les Contes libertins écrits par le comte de Chevigné - elle est veuve du XII<sup>e</sup> duc d'Uzès en 1878. Sa personnalité ? Elle a défrayé la chronique aussi bien par ses activités mondaines que par son féminisme, ses activités politiques, sportives ou artistiques. Elle est connue pour ses goûts pour l'automobile, la chasse à courre, pour ses oeuvres de sculpteure ou son amitié avec Louise Michel, pour son soutien financier au général Boulanger contre la République et ses actions sociales pour adoucir la condition des femmes. Un caractère trempé !

### Le destin de Jacques de Crussol, duc d'Uzès

Tout au long de son voyage, le jeune duc écrit à sa mère, au hasard des communications de l'époque. Ses lettres sont publiées en 1894 et l'on peut lire dans la celle du 27 avril, deux jours après le départ : «*ma chère maman*» [...] «*J'espère que tous les serpents qui parlent contre nous vont pouvoir se taire et ne plus dire que vous m'envoyez me faire tuer là-bas. On sait bien que, seul, j'ai voulu partir et que vous n'avez fait que m'en procurer les moyens.* » Si Marguerite de Saint-Marceaux n'est pas un

serpent, sa plume révèle néanmoins la face cachée des choses qui correspond à cette réflexion du jeune duc : il a bien été éloigné volontairement de Paris par sa mère parce qu'il « *faisait des bêtises avec Émilienne d'Alençon, dresseuse de lapins en liberté* » et il est mort en Afrique non dans un valeureux combat pour la gloire de Ici France mais brûlé de fièvres et de coliques (cf. Journal, 1910, 20 août, p. 608). Triste réalité qui doit poignarder le coeur de la duchesse d'Uzès : elle a sauvé son fils de la mésalliance avec une saltimbanque mais elle l'a précipité dans les bras de la mort. La magnificence de l'enterrement est peut-être l'expression d'un immense regret : «Les murs de la cathédrale avaient été tapissés de tentures noires parsemées de larmes d'argent. Ça et là des drapeaux tricolores alternaient avec les armes de la famille ducale. Le cercueil avait été déposé sur un beau catafalque élevé au milieu de la nef principale. Au-dessus du catafalque une couronne ducale laissait tomber quatre draperies blanches et noires relevées contre les piliers. » (cf. Vie du comte d'Albiousse, Lionel d'Albiousse).

### La légende interprétée par René de Saint-Marceaux



Maquette du Monument au Duc d'Uzès.

L'artiste n'a que faire des dessous triviaux du voyage de Jacques de Crussol, treizième duc d'Uzès. Il se saisit avec enthousiasme de cette figure d'explorateur découvrant des terres vierges et de nouveaux peuples à bord de la pirogue qu'il a fait construire pour remonter l'Oubangui. Debout à l'avant du bateau plat, brandissant le drapeau français, le duc fend l'air de tout son corps raidi, du haut de ses 2,54 mètres, des pieds jusqu'au sommet du casque. Il part à la conquête d'un univers hostile, propulsé par quatre indigènes musculeux, deux à droite, deux à gauche, courbés sur leurs rames derrière lui. Les vagues du fleuve de chaque côté de la pirogue, les plis du drapeau attestent la rapidité du déplacement, donc l'effort et la force avec lesquels les quatre noirs - à l'époque, on disait nègres - pèsent de leurs bras sur leurs pagaies. Il a fallu

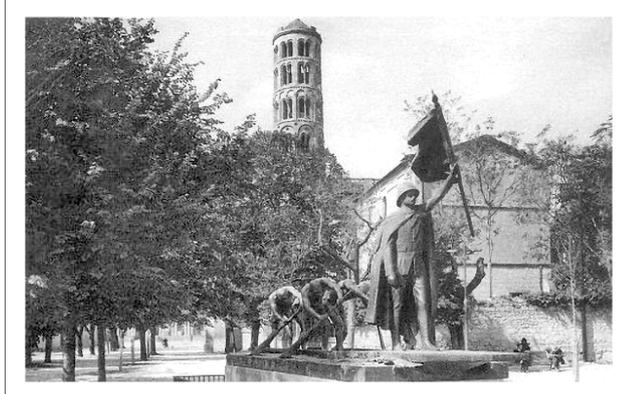
quatorze tonnes de bronze pour réaliser ce gigantesque travail, techniquement très délicat à fondre. La critique de l'époque s'est récriée devant la nudité des rameurs. Un défenseur du monument proteste : «*Devait-on affubler ces enfants du Soleil d'un encombrant pardessus ?* ».

### Un monument tout en contraste

La composition de cet ensemble est puissante et rappelle celle du monument de Berne. Les lignes verticales qui donnent la rigidité du personnage à l'avant contrastent avec les courbes des quatre personnages penchés de l'arrière ; le duc est entièrement vêtu des pieds jusqu'à la tête coiffée d'une sorte de casque colonial, les rameurs ne portent qu'une sorte de pagne minuscule ; le visage de l'explorateur exprime la résolution, celui des noirs, la résignation. La composition du *Monument de l'Union postale universelle* de Berne opposait elle aussi la sérénité tranquille de Berna, la femme assise, avec le mouvement circulaire des cinq continents autour du globe terrestre. Nous ne pouvons plus, hélas, qu'imaginer le plus exactement possible l'impression ressentie en découvrant cet ensemble sur la promenade des Marronniers à Uzès, dominant les garrigues environnantes. Les quatorze tonnes de bronze fondues en groupe de cinq personnages avec tant de difficultés techniques sont redevenues liquides pour donner des canons ou des obus pendant la Seconde Guerre mondiale. Il ne reste rien sur la promenade que les arbres qui, peut-être, se souviennent encore d'avoir abrité cette oeuvre de René de Saint-Marceaux. Nous avons heureusement quelques cartes postales anciennes qui ont immortalisé l'imposant monument disparu.



63 UZÈS – Monument à la Mémoire de Jacques de Crussol, duc d'Uzès, explorateur, mort en 1893 au Congo, au cours d'une mission officielle. Edit. Maison Universelle



Pendant ce temps, bien occupé pour le sculpteur, que devient le projet pour Émile Pouvillon ?

## Le monument de Montauban

### Les traces manuscrites du monument de Montauban

Un comité s'est constitué pour rechercher des financements par collecte auprès des amis, connaissances et institutions. Un an s'est écoulé depuis la commande. Dans la lettre du 25 octobre 1910 découverte à la bibliothèque Carnegie, Saint-Marceaux donne rendez-vous à Pol Neveux chez lui à 9 heures et demi ou à «2 heures moins un quart près le déjeuner», le jour qui lui conviendra. L'artiste pense, réfléchit sur l'homme, sur l'écrivain et ses oeuvres tout en travaillant à d'autres statues. Les discussions avec le comité, avec ceux qui ont aimé Émile Pouvillon, la lecture de ses romans, écrits, poésies donnent des éléments pour préciser l'idée, mettre en forme. Finalement, René de Saint-Marceaux choisit de glorifier l'écrivain montalbanais au travers de l'héroïne qui l'a rendu célèbre : Céssette. Le roman éponyme se déroule dans la région des Causses, «un singulier pays ! Des pierres, des pierres, encore des pierres.» (cf. *Céssette*, Émile Pouvillon) où Céssette garde un troupeau de moutons. La jeune "pastoure" de seize ans quitte sa famille pour se louer chez un fermier et elle va rencontrer l'amour sous les traits de Jordy, le bouvier, mais aussi tous les tourments et revirements de la passion. Cette histoire immémoriale est parue tout d'abord en feuilleton dans le journal *Le Temps* avant sa publication en recueil en 1881. L'accueil est enthousiaste et toutes les couches de la société sont touchées. On a même pu dire, en plagiant un vers du Cid de Corneille : «*Tout Paris pour Céssette a les yeux de Jordi.* » En 1882, le prix de l'Académie française couronne le roman et établit la gloire d'Émile Pouvillon.

### Le monument de Montauban se précise en 1911

C'est seulement à l'été 1911 que l'artiste peut à nouveau se consacrer au monument destiné à honorer la mémoire d'Émile Pouvillon. René semble avoir abandonné son projet de colonne mais conservé l'idée de la bergère avec ses moutons dessinés d'un relief peu marqué : «*Céssette s'enlève dans l'espace portant en ses bras le médaillon et laissant à ses pieds les moutons, les prairies chantées par son créateur.*» (cf. Journal, 1911, 19 août, p. Comment sera-t-elle vêtue et coiffée ? Saint-Marceaux a certainement envisagé des vêtements régionaux car il écrit à Pol Neveux le 5 août 1911: «*Merci pour les photographies que j'ai bien reçues. Le costume et la coiffure sur lesquels me voici renseigné n'ont pas grand intérêt. J'ai seulement commencé à travailler il y a*

*quelques jours car j'ai de nouveau eu mal au genou... »* Donc il délaisse le costume régional qui lui semble n'avoir « pas grand intérêt. » Il lui aurait pourtant été facile de vêtir Césette, bergère du Quercy, d'un habit traditionnel pour rendre l'atmosphère du roman d'Émile Pouillon, pour faire "couleur locale" dirait-on aujourd'hui. Dommage qu'il ne justifie pas son choix dans cette lettre.

La recherche d'une esquisse passe par des étapes de tâtonnements, d'inquiétudes, d'incertitudes pour le créateur et ceux qui le voient faire et défaire sans cesse. Madame de Saint-Marceaux suit le cheminement de la pensée de son mari, jour après jour : en trois jours « *le sentiment est trouvé* » (cf. *Journal*, 1911, 21 août, p. Reste à modeler les détails matériels. Le 27 août, « *René cherche l'arrangement des lauriers sur le médaillon de Pouillon.* » Il ne parle certainement pas de ses inquiétudes à François Pompon, venu ce soir-là dîner avec sa femme. Marguerite de Saint-Marceaux écrit dans son *Journal* (1911, 27 août, p. 662) que « *les Pompon racontent drôlement la chronique scandaleuse de Cuy.* » La conversation roule sur les relations extra-conjugales tenues secrètes mais connues de tous, les pratiques occultes, les guérisseuses et autres manipulations teintées de croyances diaboliques. L'abbé Metge rit de bon coeur ainsi que Meg de ces « mômeries ». Qu'en pense René de Saint-Marceaux préoccupé par son monument ?

### **Le monument de Montauban défait et refait**

Pendant deux jours, il fait et défait « *vingt fois sa figure ; il pourra la refaire cent fois, et cent fois en faire une chose un peu différente et toujours bien.* » Madame de Saint-Marceaux décrit avec des mots simples l'état de l'artiste insatisfait, ajustant les détails, reprenant, enlevant, ajoutant un peu de terre jusqu'à ce que l'ensemble lui semble harmonieux, lui donne satisfaction, une satisfaction intime difficile à expliquer mais qui le fait s'arrêter, s'éloigner lentement pour un regard global qui parcourt chaque relief, qui les intègre tous dans une image mentale satisfaisante. Ce moment décisif est sans cesse retardé chez Saint-Marceaux dont « *l'inquiétude de l'esprit devient presque malade.* » (cf. *Journal*, 1911, 8 septembre, p. 664). Quand les douleurs ralentissent le corps et déconcentrent l'imagination, René a un souverain remède : il va à la pêche, seul ou accompagné. En cette fin septembre, c'est François Flameng (1856-1923, peintre, graveur, illustrateur) qui l'accompagne (cf. *Journal* 1911, 26 septembre, p. 665). Il est un familier des soupers du vendredi au 100 boulevard Malesherbes et un fidèle de la maison de Cuy-Saint-Fiacre. Le couple Saint-Marceaux n'a pas hésité à apporter son soutien par sa présence à leur ami engagé dans un duel en juillet 1906. Meg apprécie la personnalité de l'homme : « *Toujours Flameng gai et vivant, gentil et simple* » écrit-elle en septembre 1906.

Léopold Flameng (1831-1911), père de François, membre de la section de gravure, a contribué à l'élection de René de Saint-Marceaux à l'Institut en 1905. Le sculpteur a ainsi succédé à Paul Dubois, son maître et ami nogentais, donc champenois comme lui : un hasard mais aussi la preuve que la terre de Champagne est fertile en artistes sculpteurs.

### **Le monument de Montauban dans son environnement**

Il fait une chaleur torride en cet été 1911 ; on cherche la Joconde volée, les menaces de guerre avec l'Allemagne planent à propos du Maroc... Les Saint-Marceaux partent en voyage pour l'Italie et, sur le chemin du retour début novembre, font étape à Montauban pour voir l'emplacement prévu pour le monument à Pouillon (cf. *Journal*, 1911, 9 novembre, p. 676) ; le lieu est bien choisi : « *René trouve la place désignée pour son monument adéquat à son projet. C'est en face de la Préfecture* » (cf. *Journal*, 1911, 9 novembre, p. 676). De retour à Paris, le sculpteur écrit à Pol Neveux, le 15 novembre 1911 « *Je reviens de Montauban où j'ai présenté en place la silhouette du petit monument. Tout le monde a paru satisfait.* » On retrouve dans ce souci d'intégrer l'oeuvre à son environnement une des idées-forces de la recherche de René de Saint-Marceaux. Il pense en architecte, avec une vision d'ensemble pour obtenir une harmonie entre sa création et la nature qui va l'accueillir.

### **1913 : nouvelles inquiétudes**

Pourtant, après cette visite, les choses traînent et il faut attendre la fin du mois de mai 1913 pour retrouver le monument à Pouillon dans le *Journal* de Madame de Saint-Marceaux. Il s'est passé bien des événements et le sculpteur a réalisé bien d'autres oeuvres. Une lettre du 4 mai 1913 de Saint-Marceaux à Pol Neveux pose à nouveau la question de l'emplacement qui semblait pourtant résolue : « *Il est certain que mieux vaudrait un endroit moins resserré que le coin du square et qu'il faudra nous en contenter dans le cas seulement où nous ne trouverons véritablement pas mieux. N'y aurait-il pas une place dans un coin de la promenade où est érigé le Monument Ingres ? Ou bien dans le Jardin des plantes ? Car je crois qu'il est inutile de chercher ailleurs.* » (cf. Archives Bibliothèque Carnegie, Fonds Pol Neveux). Une seconde lettre du 11 mai 1913 adressée à son « cher ami », rémois lui aussi, marque l'inquiétude de l'artiste : « *Mr Caillol ne m'a pas encore écrit pour m'informer de l'emplacement préféré de la famille Pouillon...* » Il profite du temps qui lui est laissé pour apporter quelques retouches : « *Quand on va être obligé d'abandonner son travail on ne veut rien perdre des derniers moments qui restent pour lui enlever un défaut et souvent parfois pour lui en ajouter un plus grave.* » Il complète et formule une demande surprenante dans sa

forme : le poète « ne connaît pas toutes ses oeuvres, inventez en au besoin - pas besoin de sur (?) titres - trois de chaque côté pas moins - mille bonnes amitiés ». Faut-il comprendre qu'Émile Pouvillon fut si prolix qu'on ne connaissait pas à l'époque toutes ses productions, que ses textes divers (poèmes, romans, nouvelles, contes, oeuvres dramatiques...) n'étaient pas connus dans leur totalité ? (cf. Archives Bibliothèque Carnegie, Fonds Pol Neveux). Pour décider enfin d'un lieu d'érection, les Saint-Marceaux prennent le train pour Montauban par une chaleur de 30 degrés. Ils visitent le Jardin des plantes où poussent orangers et rosiers et où chantent les rossignols. « *René trouve une place ravissante à l'ombre de grands arbres. L'âme du poète qu'était Pouvillon y viendra rêver encore.* » (cf. Journal, 1913, 27 mai, p. 755). Le couple Saint-Marceaux est accompagné de membres du conseil municipal. Trois d'entre eux ont été excommuniés la veille pour avoir signé une interdiction de procession et l'agitation est vive parmi eux ainsi que dans la ville. Le retour à Paris, caniculaire, est pénible et Meg regrette de devoir faire à nouveau le trajet le 29 juin.



Fontaine à Pouvillon, Jardin des plantes, Montauban

### Montauban : René de Saint-Marceaux absent à l'inauguration

Ce mois de juin qui devrait être celui du début de l'été est froid, les rhumatismes articulaires de l'artiste ne le laissent pas en repos. René souffre à tel point que l'on doit faire appel à la morphine pour atténuer ses douleurs. Meg passe une nuit d'angoisse : « *Ce terrible stupéfiant m'affole. Je revis la mort d'Eugène et le silence du sommeil la nuit m'épouvante.* » L'artiste ne se remet que lentement et il faut entreprendre un traitement par piqûres. Les crises ne disparaissent pas pour autant ; 25 juillet « *Nous rentrons vite à Cuy où René a une horrible crise* » ; le 1<sup>er</sup> août : « *René pêche et rentre avec une crise.* » Le sculpteur ne reste pourtant pas inactif, il modèle le buste d'une fillette de Molagnies - village proche de Cuy-Saint-Fiacre, mais il ne peut voyager jusqu'à Montauban pour l'inauguration du monument à Pouvillon, retardée : « *Les ministres ne peuvent quitter Paris en ce moment et Lapauze veut des*

*ministres pour les fêtes de Montauban.* » (cf. Journal, 1913, 8 juin, p. 757). C'est François Pompon, le praticien et ami de Saint-Marceaux, qui surveille l'érection du monument et qui revient avec des photos, fin août 1913.

### 2011 : Le souvenir d'Émile Pouvillon imaginé par René de Saint-Marceaux



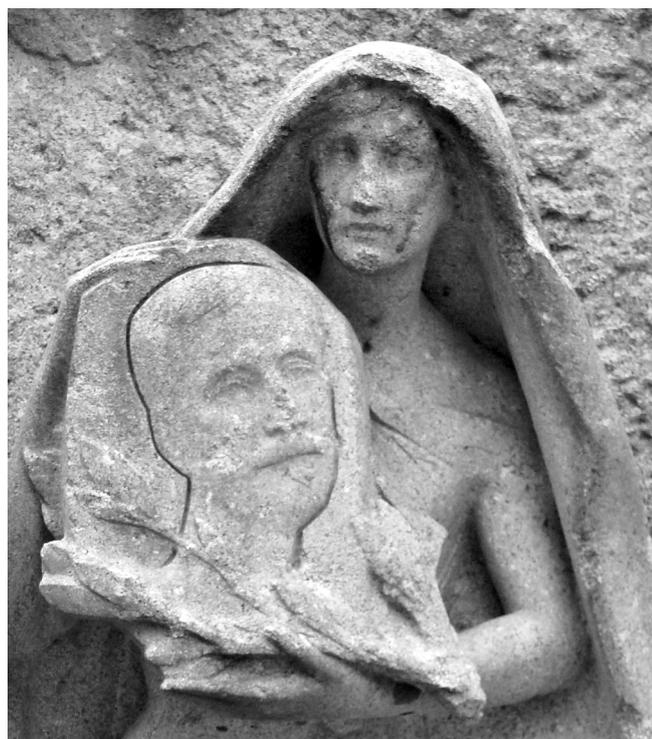
Aujourd'hui, la *Fontaine à Pouvillon* accueille toujours les Montalbanais dans leur agréable et verdoyante promenade du Jardin des plantes. L'eau se déverse l'été des gueules des béliers dans la vasque de pierre, rafraîchissant l'atmosphère du parc planté d'arbres magnifiques et parfois surprenants. Dans une cape aux plis doux, Césette s'envole au-dessus de ses moutons, soutenant de ses deux mains le portrait de son créateur, Émile Pouvillon. La pierre rugueuse de la fontaine est peu travaillée, le dessin simple, presque simpliste ; l'ensemble donne une impression de calme, de sérénité, comme si l'artiste avait épuré au maximum, saisissant l'essentiel de l'écrivain et de sa personnalité. Les titres des romans sont cités de chaque côté de la pierre massive, au-dessus des têtes de bélier aux larges cornes. C'est sans prétention, modeste, comme l'étaient les personnages des campagnes profondes et la personne d'Émile Pouvillon. Pol Neveux a peut-être aussi fait part au sculpteur de la lettre de Georges Duruy (cf. Bibliothèque Carnegie, Reims, fonds Pol Neveux) reçue fin 1906 dans laquelle cet ami d'Émile Pouvillon exprime son opinion :

1° - Je ne suis pas d'avis de rendre à celui qui fut le moins banal des hommes le plus banal des hommages, sous la forme d'un monument.

2° - Pouvillon n'est pas justiciable de la statuaire parce que la statuaire est absolument impuissante à rendre ce qui fut la caractéristique de sa physionomie : la prodigieuse limpidité, l'expression rêveuse et mélancolique, l'ingénuité de son regard.

3° - L'hommage qu'il conviendrait de rendre à cet écrivain exquis, - à cet homme plus exquis encore - serait une belle publication de Marceaux choisis de ses oeuvres, insuffisamment connues, un florilège accompagné d'une préface, où l'on dirait ce qui fut notre ami.

Si, comme il est probable, mon idée n'est pas accueillie, je supplie le Comité de veiller à ce que le statuaire choisi n'enrichisse pas l'opulente collection des horreurs contemporaines d'un Pouvillon de marbre ou de bronze en redingote, voire même en veston. Un simple médaillon ou un buste, et sur le socle, des feuillages, des fleurs, une pastoure.» Georges Duruy décrit presque la composition choisie par Saint-Marceaux qui a ajouté des moutons mais surtout qui a désacralisé le monument en optant pour Ici forme discrète d'une fontaine dont l'eau claire est essentielle dans une région sèche. L'hommage à Émile Pouvillon est aussi dans ce symbole imaginé par le statuaire : les titres de l'écrivain nous abreuvent...



### 1913 : la satisfaction de Pol Neveux à Saint-Marceaux

La réponse ci-dessous de René de Saint-Marceaux à Pol Neveux (cf. Bibliothèque Carnegie, Reims, fonds Pol Neveux) indique implicitement la satisfaction de ce dernier. Elle montre aussi la lucidité de l'artiste qui parle «d'indulgence amicale», qui ne croit pas mériter ces félicitations, qui exprime ainsi comme le dit son épouse «

son insatisfaction malade.» Il ne boude pourtant pas son "plaisir" d'avoir des compliments.

« Le 15 octobre 1913,

*Cher ami - votre si aimable mot écrit à Montauban est seulement depuis peu en ma possession. Il me cause un très vif plaisir. Merci de m'avoir, de suite après l'inauguration du Mt, donné votre impression. Je crains un peu que tous n'aient pas eu votre indulgence amicale. Mais il me semble pourtant que cette petite fontaine est pour le souvenir de Pouvillon mieux que ne l'eût été une oeuvre d'un caractère plus matériel. Il est vrai que je l'avais faite pour le cadre moins vaste qui devait d'abord la recevoir. »*

Cette dernière phrase prouve, s'il en est encore besoin, la prise en compte par le sculpteur du contexte dès la conception de sa statue, son souci d'adapter les proportions du monument au lieu destiné à le recevoir, son désir d'une harmonie subtile que lui seul détermine. Et à Montauban, l'harmonie a été rompue parce que la fontaine à Pouvillon n'a pas été installée à l'endroit prévu. Malheureux créateur dont l'oeuvre n'est pas respectée dès sa livraison...

## Madrid, Uzès, Montauban : de grandes réalisations

En 1913, Saint-Marceaux a 68 ans. Les trois créations méridionales (Madrid, Uzès, Montauban) que nous venons d'examiner ont la chance d'avoir laissé des "traces" jusqu'à notre époque. Elles ont été les dernières de grande importance dans la carrière de l'artiste si l'on excepte le *Monument à Berthelot*, installé après sa mort survenue le vendredi 23 avril 1915. Le décès met un terme aux réalisations nouvelles mais celles qui existent prennent leur indépendance et continuent de vivre. Marguerite de Saint-Marceaux a suivi avec intérêt et passion la démarche de son époux durant leur vie commune. Elle a pris soin des ateliers qu'il a fallu débarrasser après la guerre ; elle a organisé une exposition en 1922 pour «répandre le nom de René» ; elle a fait refaire à ses frais des copies numérotées de certains masques pour que le plus de foyers possibles puissent bénéficier du talent de son mari, comme avec l'Arlequin. La collection de *Petits masques* qu'elle a sauvés et rassemblés a déjà étonné ses contemporains, surpris de découvrir une facette de Saint-Marceaux dont ils n'avaient même pas idée, plus sensible, moins académique que ce qu'ils pensaient.

Fils aîné de Meg, Georges, à son tour, distribue les statues restantes aux musées, aux municipalités, aux collectivités, aux institutions qui ont un rapport amical, d'estime ou autre, avec la famille Saint-Marceaux et

Bagnies de Saint-Marceaux. Les guerres ont bouleversé patrimoine et société, les réorganisations entre musées et institutions sont intervenues, les goûts artistiques ont changé, le temps a fait son oeuvre de destruction, de ventilation, de dissimulation.

Se pose aujourd'hui le problème de connaître l'ensemble de la production de René de Saint-Marceaux. Du vivant de l'artiste, la question n'est pas envisagée : lui sait quelle statue il a sculptée, quand, pour qui et où elle se trouve. Mais comment faire aujourd'hui avec une oeuvre dispersée aux quatre coins du monde, peu de traces écrites et peu d'intérêt de la part des milieux des musées, de la critique ou des amateurs d'art ? Et est-il si important de lister toutes les oeuvres de René de Saint-Marceaux dans les différents lieux où elles se trouvent ? Oui, car nous manquons actuellement d'une vue d'ensemble de la production de cet artiste qui a travaillé dans un souci d'évolution occulté par les préjugés de son époque. Or ces préjugés ne sont pas encore levés en partie à cause de cette dispersion ; en partie également à cause de la référence constante à Auguste Rodin qui écrase les autres sculpteurs.

Les relations entre Saint-Marceaux et Rodin sont complexes. Ils ont oeuvré ensemble, ont été aussi célèbres l'un que l'autre en même temps, juste avant la Grande Guerre, puis Rodin est tombé dans un demi-oubli après sa mort quand la presse a révélé qu'il employait « une armée de praticiens » (cf. *Rodin*, Pierre Daix) et après la fin, en 1919, du procès des "faux Rodin", marbres achevés par les collaborateurs de Rodin après sa disparition et qui lui étaient malgré tout attribués. Et nous, Français, Européens, n'avons vraiment redécouvert le «génial précurseur de la sculpture du XIX<sup>e</sup> siècle» qu'en 1981 avec l'exposition américaine *Rodin rediscovered*. Mais nous avons oublié cet épisode ; nous ne voyons plus que par Rodin et nous avons oublié Saint-Marceaux. D'autres ont été oubliés de la même façon mais ils sont aujourd'hui reconnus : Camille Claudel, François Pompon, Antoine Bourdelle... Bourdelle, tellement doué qu'il inquiète Rodin, son employeur, car il assimile tous les styles «avec une aisance que, sans doute, le maître astucieux et génial qui l'employait sut en maintes occasions mettre ingénieusement à profit.»

Ne peut-on, en ayant une idée globale des oeuvres de Saint-Marceaux, changer de regard également ? Avec le recul du temps, ne pouvons-nous casser les préjugés ? Nous n'avons pas accusé Jean Marais en 1991 de profiter de sa notoriété d'acteur pour attirer les commandes des statues de Marcel Aymé et Michel Simon. Il serait bon de sortir des sous-sols les statues de René de Saint-Marceaux, de les recenser, de les exposer pour juger en connaissance de cause.

C'est une question de place et de moyens financiers, c'est vrai, mais pas seulement. Il faut de l'intérêt, de la conviction, et tant qu'il restera dans les têtes l'opinion que Saint-Marceaux n'a fait que de l'art complaisant, classique, sans style particulier, aucun conservateur ne fera l'effort de voir plus loin, aucun(e) étudiant(e) des Beaux-Arts ne se consacrera à une étude exhaustive, complétant la thèse de Laurence Olivier en 1973, non publiée, *La vie et l'oeuvre de Charles-René de Paul de Saint-Marceaux* (cf. Service de documentation du musée des Beaux-Arts de Reims).

L'effort à faire est certes d'ampleur car l'artiste lui-même ne nous aide pas : «*J'adorais mon art pour les jouissances infinies qu'il procure, non pour une gloire réservée seulement à quelques-uns, souvent injuste, toujours vaine en somme...*» écrit le sculpteur rémois. Si la gloire est « souvent injuste », la « non-gloire » ne peut-elle l'être également ? Il a aimé le calme et la discrétion comme François Pompon, il n'a pas eu de fonction officielle comme Paul Dubois, sa vie a été sans éclats extérieurs au contraire de l'existence tumultueuse de Rodin, il appréciait et recherchait l'originalité mais, répondait-il à un journaliste : « *En matière d'originalité, je n'apprécie que celle du talent et juge tout à fait ridicule de remplacer le mur de la vie privée par une lame de cristal.* »

À quoi tiennent la gloire, la renommée d'un artiste ? Reims, ville natale de René de Saint-Marceaux dont il a chéri la cathédrale tout au long de sa vie, dont le musée a bénéficié de dons de sa part, de la part de sa femme puis de son fils adoptif, dont les murs de l'Hôtel de Ville enchâssent son allégorie symbole de la région, *La Vigne*, Reims et les Rémois ne pourraient-ils poursuivre la reconnaissance esquissée en 1993 avec l'exposition initiée par le musée d'Orsay ? Nogent-sur-Seine sait mettre en valeur les grands plâtres de Paul Dubois, Alfred Boucher, Camille Claudel. Pourquoi Reims ne pourrait-elle trouver les moyens d'exposer ses collections de statues ? Le projet d'un nouveau grand musée, soutenu par la région Champagne-Ardenne, sera peut-être l'occasion de réaliser ce souhait...

L'auteure : **Lucette Turbet**, enseignante, documentaliste, se passionne pour l'oeuvre sculpturale de René de Saint-Marceaux depuis une vingtaine d'années.

## Notes biographiques

- La duchesse d'Uzès, arrière-petite-fille de la Veuve Clicquot

«Au cimetière du Nord : monumentale chapelle Clicquot-Ponsardin où repose le baron Ponsardin (1747-1820), maire de Reims de 1809 à 1820, ainsi que sa fille la célèbre Veuve Clicquot (1777-1866), qui mourra dans son

magnifique château de Boursault. Sa fille Clémentine épousa le comte Louis de Chevigné (1793-1876), auteur des fameux *Contes rémois*, aux nombreuses éditions. Les mauvaises langues racontent que la Veuve Clicquot rachetait les éditions de ces contes qu'elle jugeait trop grivois ! Médisance car il y eut des rééditions bien après son décès, et jusqu'en 1996... L'arrière-petite-fille de la Veuve, la duchesse d'Uzès, poétesse, écrivain, célèbre pour ses chasses à courre, sera la première femme de France à passer son permis de conduire, en 1896. On peut voir son automobile au château de Compiègne. Sculpteur, sous le nom de Manuela, elle nous a laissé une oeuvre pour l'église Sainte-Clotilde de Reims : *Marie Reine de France*. Elle fut l'élève de Bonassieux à qui nous devons le tombeau du cardinal Gousset dans l'église Saint-Thomas. Pour l'éloigner d'Émilienne d'Alençon, elle fit envoyer son fils au Congo, qui y mourra des fièvres. Elle en tira un récit *Le voyage de mon fils au Congo*, et commanda à Saint-Marceaux un grand monument pour la ville d'Uzès. On y voyait le jeune duc en pirogue, accompagné de noirs pagayant. Ce bronze sera récupéré par les Allemands durant l'Occupation et fondu.»

- Site internet *lavieremoise*, SUREAU Jean-Yves, 20 février 1998.

- Pol Neveux (1865-1939)

«Écrivain rémois (1865-1939) Pol Louis Neveux, inspecteur général des bibliothèques de France, fut membre de l'Académie Goncourt. Romancier, il est l'auteur de *Golo* et de *La douce enfance de Thierry Seneuse*, ouvrage autobiographique sur son enfance à Reims. Fils du notaire et conseiller municipal Jules Neveux, il épousa à Paris, en 1904, Céline Mathilde Antoinette Pellet, dite Marcellin Pellet. Il repose à Garches. Madame Pol Neveux légua du mobilier XVIII<sup>e</sup> siècle au musée des Beaux-Arts de Reims et à la bibliothèque municipale une impressionnante collection de catalogues de ventes publiques. Membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts, il fut un des familiers du salon de Marguerite de Saint-Marceaux entre 1912 et 1914. Cette relation se poursuivit avec le couple Neveux après la mort du sculpteur.»

- Jean-Yves SUREAU, *Les rues de Reims, mémoire de la ville*, À Reims chez l'auteur, 2002.

## Bibliographie

### Sites internet

- Deux sites en espagnol m'ont donné des informations intéressantes à propos du *Phénix* (ou Phoenix). Les

consulter pour un approfondissement ou des images complémentaires.

<http://madridafondo.blogspot.com> - Auteur : Carlos VINAS-VALLE

<http://www.alexmadrid.es> - Auteur : Alejandro Alvarez PENAFIEL.

Alejandro m'a en plus autorisée par écrit à utiliser quelques-unes de ses images : un grand merci à lui.

- Le site de référence pour l'histoire de Reims, sa région et ses habitants :

<http://lavieremoise.free.fr> - Auteur : Jean-Yves SUREAU.

- Le site de la Bibliothèque nationale de France qui permet la consultation de livres et journaux anciens :

<http://gallica.bnf.fr/> sur lequel j'ai pu lire : Duchesse d'UZÈS, *Voyage de mon fils au Congo*, Plon, 1894.

## Documents et livres

Lettres manuscrites de René de Saint-Marceaux adressées à Pol Neveux, consultables à la bibliothèque Carnegie à Reims, Fonds Pol Neveux.

POUVILLON Émile, *Césette*, Paris, Alphonse Lemerre, 1890.

D'ALBIOUSSE Lionel, *Vie du comte d'Albiousse*, Uzès, Lacour-Ollé, 1911, réédition 2009.

BEAUNIER André, René de Saint-Marceaux, Reims, Librairie Michaud, 1922.

DAIX Pierre, *Rodin*, Paris, Calmann-Lévy, 1988.

SUREAU Jean-Yves, *Les rues de Reims, mémoire de la ville*, À Reims chez l'auteur, 2002.

DE SAINT-MARCEAUX Marguerite, *Journal 1894-1927*, Myriam Chimènes (clin), Paris, Fayard, 2007.

Collection personnelle de cartes postales de Michel Thibault.

Le travail de recherche précédent et complémentaire à propos de Saint-Marceaux a été publié par *La Vie en Champagne* dans les numéros suivants : - n° 412, sept. 1990 (Présentation de Saint-Marceaux), - n° 417, février 1991 (*L'Abbé Miroy*), - n° 421, juin 1991 (*L'Arlequin*), - n° 429, mars 1992 (Jeanne d'Arc, celle de Saint-Marceaux, celle de Dubois), - n° 435, octobre 1992 (Saint-Marceaux et Rodin), - n° 446, octobre 1993 : *La Vigne*), - n° 1, janvier/mars 1995 (Saint-Marceaux et Pompon), - n° 15, juillet/septembre 1998 (Un artiste dans sa ville, René de Saint-Marceaux), - n° 57, janvier/mars 2009 (De Reims à Berne, René de Saint-Marceaux (1845-1915), sculpteur du mouvement).